N° 1163. MERCREDI 2 AOUT 1865 10me année.

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE BULLIER et Cie pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 1er Août 1865.

BULLETIN.

Les derniers courriers de l'Amérique du Sud nous donnent le spectacle d'un redoublement d'anarchie et de conflits diplomatiques et militaires. Depuis l'isthme de Panama jusqu'au détroit de Magellan, ce ne sont que révoltes, guerres et compétitions d'Etats à Etats ou de généraux à généraux, comme si les malheureuses populations vouées à ces déchirements ne devaient plus connaître que la misère et les violences. Les Brésiliens, les Argentins et les Montévidéens réunis viennent de détruire la flottille du Paraguay, et ce dernier, en retour, a pris et saccagé la ville de Boya. Au Pérou, le président Pezet ne peut réprimer la rébellion qui désole les provinces du nord de ce pays ; au Chili, on se trouve plus que jamais sous le coup d'une guerre avec l'Espagne. Le reste de l'Amérique du Sud oscille entre l'ordre et le désordre n'étant jamais plus près de celui-ci qu'au moment où l'on croit au triomphe du premier.

Les journaux de Vienne nous annoncent décidément la fin de la crise ministérielle; M. le comte Belcredi est nommé ministre d'Etat et président du conseil; M. Komers, ministre de la justice ; M. de Larisch, ministre des finances. Le comte de Mensdorff-Pouilly reste ministre des affaires étrangères, avec rang de premier ministre. Enfin, le général Franck garde le portefeuille de la guerre et reçoit celui de la marine. La direction de la police est confiée provisoirement à M. de Belcredi. M. de Schmerling est appelé aux fonctions de président de la Cour suprême de justice.

Nous lisons dans une correspondance de Naples, adressée à l'*Agence Bullier*, que l'ex-général garibaldien Orsini, qui avait été aussi général dans l'armée régulière, et qui est actuellement en disponibilité, ayant été accusé de présider à un recrutement clandestin en faveur de Juarez, mais en réalité, destiné à quelque expédition du côté de Rome, vient de démentir publiquement cette allégation. L'auteur de la nouvelle la maintient néanmoins dans une lettre au journal *Roma*, et se met à la disposition du général.

On fait circuler en ce moment à Naples une nouvelle lettre de Garibaldi, tout à fait menaçante contre les pourparlers avec Rome. Garibaldi déclare qu'on a renoncé à Rome capitale, et qu'il n'y a plus aucun temps à perdre pour aviser.

Si les renseignements de l'*Italie* sont exacts, le gouvernement de Florence aurait décidé de commencer prochainement à rappeler dans leurs diocèses quelques évêques qui en avaient été éloignés pour des motifs d'ordre public, et dont le retour n'offre plus actuellement d'inconvénients.

On sait que des arrangements complets avaient été pris à Rome entre M. Vegezzi et le Saint-Siége sur cet objet spécial, et qu'il avait été entendu que le retour des évêques absents n'aurait lieu que progressivement, à mesure que le gouvernement le jugerait convenable, et sauf certaines restrictions et exceptions admises par la cour de Rome.

En Belgique, la Chambre des représentants a enfin adopté la loi sur les fraudes électorales qui a donné lieu aux débats les plus passionnés. Le vote définitif pour les amendements est fixé à mercredi.

J. REBOUX.

Nous empruntons les détails suivants, sur nos opérations militaires au Mexique, au résumé que contient le *Moniteur*, des nouvelles de Mexico, 28 juin et de la Vera-Cruz, 1er juillet, venues par voie d'Angleterre.

« La plus complète tranquillité continue à régner dans l'Etat d'Oajaca, dont la population se montre animée des meilleures dispositions.

« Battue à Valle San Yago, la bande de Publita a continué son mouvement de retraite vers l'ouest de l'Etat de Michoacan; elle a pu, vers le 15 juin, opérer sa jonction avec celles de Régules et d'Arteaga, et toutes ces forces, réunissant leurs efforts, contre la ville d'Atruapan, occupée par des troupes mexicaines, ont réussi à s'en emparer dans la journée du 19. A cette nouvelle, le colonel Clinchant, du 1er régiment de zouaves, qui avait pris position à Pernendris de manière à surveiller l'ennemi, s'est mis immédiatement à sa poursuite, et de son côté le colonel belge Van der Smissen, partant de Morelia, a pris la même direction. »

Voici quelques détails contenus dans les rapports du maréchal Bazaine sur un brillant fait d'armes, mentionné par le *Moniteur* du 12 juillet

« Le colonel Garnier avait quitté Guaymas, le 22 mai, pour faire, avec la moitié de son régiment, un escadron du 3e chasseurs d'Afrique et 3 pièces d'artillerie, une reconnaissance vers le Nord. Arrivé au Cavallo, le soir même, il apprit que Pescaïra se trouvait, avec 2,500 hommes, à trois lieues de là, à la Passion. Il prit immédiatement cette direction, précédé de ses chasseurs sous les ordres du commandant du Ferron. Cette petite troupe se trouva bientôt en face des dissidents, et, sans laisser à l'ennemi le temps de reconnaître sa faiblesse numerique, le commandant du Ferron se précipita avec ses 70 chevaux sur le camp, le traversa dans toute sa longueur, puis revint sur s s pas, sabrant ce qui se trouvait sur son passage, semant partout la confusion et le désordre. Stupéfait de tant d'audace, l'ennemi battit rapidement en retraite et se dispersa sans laisser à notre infanterie le temps d'arriver en ligne.

« Nos pertes, comme on l'a dit déjà, ont été legères, tandis que celles de Pescaïra ont été considérables, tant en hommes qu'en matériel de guerre. Cinq tirailleurs algériens, faits prisonniers dans une précédente affaire, sont venus au devant de nos soldats au moment de la déroute de l'ennemi. L'effet moral de ce combat a été très important, le prestige de Pescaïra en a été fortement ébranlé. »

« Negrete qui, comme on le sait, avait évacué le défilé de l'Angostura dans la nuit du 6 au 7 juin, s'est retiré vers le Nord, par la route de Moulava, avec la moitié de ses forces, pendant que Escobedo, se séparant de lui, se dirigeant vers l'Est avec l'autre moitié. Dès le 7 le colonel Jesmingros s'était mis à sa poursuite, et le 8, à la pointe du jour, son arrière-gardes, vigoureusement chargée par le capitaine Neq d'Elchingen à la tête d'un escadron de la contre-guerilla, était mise en déroute, laissant entre nos mains 65 tués, des armes, des chevaux et des prisonniers. Aux dernières nouvelles, Negrete continuait sa marché vers le Nord, seule route qui lui fût encore ouverte, mais la désorganisation se mettait dans sa troupe et ses contingents se débandaient.

« Le général Méjia n'a pas quitté Matamoros, mais il a envoyé une colonne de 1,200 hommes rétablir l'autorité impériale dans les villes riveraines du Rio Bravo. Bequosa, Cantargo et Mier. Cette opération s'est faite sans difficulté.

« Le maréchal commandant en chef rend compte d'une opération dirigée aux environs de Carmen, dans la presqu'île du Yucatan. Une colonne mixte, composée de 250 Mexicains, 180 Autrichiens et 60 Matelots français du Brandort, s'est embarquée sur ce navire le 3 juin, s'est emparée de Palissada le 5, et après le lendemain, après une attaque vigoureusement conduite, les retranchements derrière lesquels les dissidents s'étaient abridés à Jonuta. A la suite de cette affaire, le contingent mexicain s'est solidement établi dans cette ville.

Le transport de la marine impériale Tarn est arrivé à la Vera Cruz le 15 juin, ayant à son bord M. le général Douay et 370 hommes destinés à la légion étrangère ; l'*Allier* était en rade et devait partir pour France le 2 juillet, emmenant un détachement de 520 libérés ou convalescents et emportant 600,000 piastres employés au tresor français.

L'état sanitaire du corps expéditionnaire continue à être des plus satisfaisants.

On lit dans l'*Europe* de Francfort :

« Nous recevons de Munich l'analyse d'une circulaire récemment adressée par M. Dronyn de Lhuys aux agents de la France à l'étranger et qui concerne la mission de M. Vegezzi. Ce document porte la date du 30 juillet dernier.

» M. le ministre des affaires étrangères commence par rappeler que les efforts du gouvernement de l'Empereur ont constamment tendu à faire prévaloir les idées de conciliation entre le Saint-Siége et le royaume d'Italie. La convention du 15 septembre a été un grand pas dans cette voie. Les esprits se sont calmés de plus en plus, et, sous l'influence d'un apaisement si désirable à tant d'égards, s'est ouvert des négociations pour amener le réglement des difficultés ecclésiastiques.

» Les pourparlers viennent malheureusement d'être interrompus, les deux parties n'ayant pu s'entendre relativement à la formalité du serment et de l'exéquatur. Néanmoins, quelques points secondaires ont été réglés. Le gouvernement italien a cessé de s'opposer à ce que les évêques rentrassent dans leurs diocèses, et il a consenti à ce qu'il fût pourvu aux siéges vacants en Lombardie et dans les provinces de l'ancien royaume de Sardaigne.

» Pour apprécier la valeur de ce rapprochement, il suffit de remarquer qu'il eut été impossible, il y a peu d'années encore, tandis qu'aujourd'hui le Saint-Père et le roi Victor-Emmanuel s'élevant au-dessus des dissentiments politiques, ont pu écouter la seule inspiration de leur conscience et se témoigner une mutuelle déference.

» Rien n'était de nature à mieux répondre aux vœux du gouvernement de l'Empereur que l'établissement de rapports directs entre la Papauté et l'Italie. Il aime à espérer que ces rapports quoique momentanément interrompus, se renouerons un jour et amèneront d'heureux résultats. »

On lit dans le *Mémorial diplomatique* :

» Il a été question, dans ces derniers temps, de négociations secrètes entre l'Autriche et l'Italie, destinées à améliorer les rapports reciproques des deux pays au double point de vue politique et commercial.

« La vérité est qu'un général italien, s'étant trouvé récemment à Vérone, y a reçu de la part du commandant en chef des troupes autrichiennes en Vénétie, le maréchal Bénédéck, l'accueil le plus courtois et tous les honneurs dus à son rang.

« Cette circonstance permet donc d'espérer qu'en ce qui concerne les intérêts commerciaux communs à l'Autriche et à l'Italie, il ne serait pas impossible que les deux gouvernements arrivassent à négocier et à s'entendre. Mais quant aux questions politiques qui les divisent, nous croyons pouvoir assurer qu'elles n'ont pas été abordées, et tout ce qui a été dit à ce sujet ne repose sur aucun fondement. »

Le *Monde* publie des correspondances de Rome, en date du 26 juillet :

La santé de Pie IX est excellente, sa Sainteté accorde chaque jour, dans son palais de Castel-Gondulfo, un grand nombre d'audiences. Le Pape fera sous peu une excursion à Frascati, où la population lui prépare un accueil enthousiaste.

Rome jouit d'une tranquillité parfaite. L'enquête ouverte à la suite de l'incendie du palais Sciarra Colonna est terminée, et il paraît que ce sinistre ne peut être attribué au parti de l'agitation.

Notre correspondant, continue M. Taconet, nous parle des incursions des brigands napolitains sur le territoire pontifical. Malgré la vigilance des détachements romains et français, les bandes, serrées de près par la troupe ou par la garde nationale, réussissent parfois à franchir la frontière. Les Piemontais les pour-

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 2 AOUT 1865

— N° 19 —

LE ROMAN D'UN HÉRITIER

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE VII.

ROBERT MAZEROLLE A HENRI DE SAULNES.

(*Suite.*)

Ah! cher Henri, que c'est triste d'être privé de son père et de sa mère au début de la vie, à l'âge où l'on aurait encore si grand besoin de leur appui et de leurs conseils, à l'âge aussi où l'on pourrait les réjouir en réalisant quelques-unes de leurs espérances ! Que c'est triste de ne plus avoir un parent dans le monde, de ne plus trouver une consolation dans son pays natal, ni un témoignage d'affection au foyer où l'on a eu son berceau !

Je cherche toutes sortes d'explications à l'éloignement manifeste des habitants de ce vallon, pour tout ce qui tient à ma famille, pour ma sœur et pour moi. Je me dis que, peut-être, ils ont été ingrats envers mes parents, et que notre présence les embarrasse. Je me dis qu'ils ont peut-être conservé une amère jalousie de la fortune amassée par mon père, et que, peut-être, il n'a pu l'accroître sans offenser leurs prétentions, sans froisser leurs intérêts. Et quelquefois il me vient une pensée qui me fait frémir, que je repousse avec horreur, qui me saisit pourtant et me torture le cœur..... Mais, non, non, ce n'est pas possible ! Mon père était un honnête homme, et, si désireux qu'il fût de s'enrichir, il n'a pu y parvenir par une mauvaise action. Si, par malheur, il en était autrement, s'il y avait un manque de loyauté, une tache dans ses diverses opérations, périsse cette fortune qu'il m'a léguée, cette maison qu'il a construite ces champs, ces bois qu'il a reunis ! Que tout me soit à jamais enlevé ! et que Dieu me donne, à la place de ces biens frappés d'une juste réprobation, l'héritage dont me parlait le curé de Blancheroche, l'héritage d'un bon renom !

J'aspire à sortir de mes perplexités. Mais comment ? A qui demander un éclaircissement ? Depuis une dizaine d'années, mon père ne venait plus guère dans ce pays; je ne sache pas qu'il y ait laissé un ami, et je n'ose interroger les paysans. Ils ne me répondraient pas, peut-être, ou me répondraient brutalement. L'ancien curé d'Herserange ! Voilà l'homme à qui j'aurais pu m'adresser avec confiance et qui m'aurait accueilli avec bonté. Il aimait mes parents, il venait souvent dîner avec nous, et, certainement, il n'aurait pas fréquenté ainsi notre maison, s'il n'avait pu accorder à mon père toute son estime. Malheureusement, ce vénérable prêtre est mort. Sa vieille gouvernante, sa fidèle Guite, vit encore. A tout hasard, j'ai voulu aller la voir. Un matin, tandis que Marie était occupée mystérieusement à prendre un bouquet de fleurs de la Sauvage, dont je ne dois rien savoir, parce qu'elle compte m'en faire une surprise, je me suis acheminé vers la maisonnette habitée par Guite. L'honnête créature m'a parfaitement reconnu, mais quand je me suis trouvé en face d'elle, j'ai été honteux du motif de ma démarche. Il m'a semblé que c'était me dégrader que de venir jusqu'à Herserange pour entretenir cette fille des mauvais procédés des gens du vallon à mon égard, et lui en demander la raison. Elle aussi, paraissait embarrassée et contrainte. Après lui avoir parlé quelques instants du bon curé si justement regretté, je n'ai rien trouvé de mieux, pour donner une raison plausible à ma visite, que de lui demander si elle voulait me vendre l'armoire en chêne qui avait fait le principal ornement du presbytère, et dont elle avait hérité.

« Vendre cette armoire ! s'est-elle écriée, y pensez-vous ? Un meuble auquel mon maître attachait un si grand prix et qu'il m'a légué en mourant ! Et vous voudriez me l'enlever pour le mettre dans votre château de Saulnes ! Croyez-vous donc qu'avec de l'argent on puisse tout avoir ? »

Elle a dit ces derniers mots avec une aigreur qui ne rendait pas notre entretien plus facile. Je me suis excusé de mon mieux, et je l'ai quittée en la priant de venir cueillir des groseilles dans notre jardin. Mais je ne sais si elle a entendu mon invitation. Elle n'avait qu'une idée en tête. Quand je suis sorti, elle continuait à grommeler : « Vendre mon armoire..... parce qu'il est riche..... les riches !... Ils se figurent!... »

Riche ! Pourquoi le suis-je, mon cher Henri et pourquoi ne l'es-tu pas ? Pourquoi n'es-tu plus, comme tes aïeux, le maître de ce village dont tu portes le nom, et pourquoi un fils de plébéien, tel que moi, en est-il le plus opulent propriétaire? Etrange revirement des choses humaines L'histoire n'enregistre que les révolutions des empires, et les Tacite, les Gibbon, les Montesquieu nous en font voir les causes.

Mais quelle quantité de révolutions individuelles, imprévues, dramatiques, émouvantes qui s'accomplissent dans une étroite arène, que nul chroniqueur ne relate et que nul philosophe ne peut expliquer ! J'ai connu, de par le monde, un individu qu'on appelait par dérision le vertueux Oscar, qui prétendait se faire considérer comme un type de générosité et de désintéressement, et qui en même temps voulait devenir riche à tout prix. Ce dernier désir à été satisfait. On peut voir à présent cet ancien gratte-papier parader dans sa voiture, et se pavaner dans le luxe de ses appartements. Mais moi, je n'ai jamais rien ambitionné de pareil. Bien plus, je n'ai pu encore me faire une juste idée de mon état d'héritier Si c'est un bien, je ne l'ai pas mérité, et si c'est un malheur, par quelle secrète loi de la Providence y suis-je condamné ? Ce que j'ai désiré par dessus tout, c'est la joie du cœur, la libre action de l'esprit et l'honneur. L'honneur que rien ne doit ternir, et qu'il faut savoir purifier soi-même, si, par une fatale circonstance, il était entaché. *El medico de su honra.* C'est le titre d'une pièce de Calderon qui m'est restée dans la mémoire, comme une maxime.

Adieu, mon cher Henri; quand tu auras lu cette lettre, brûle-la. Il s'y trouve des confidences, des songeries, des appréhensions absurdes, peut-être, que je ne puis livrer qu'à ta bonne, sage affection, et dont il ne doit rester aucun vestige. Adieu. Aime-moi, et écris-moi.

Ton fidèle,

ROBERT.